

***Bosna!*** de Bernard-Henri Lévy et Alain Ferrari  
***Veillées d'armes — Histoire du journalisme en temps de guerre***  
de Marcel Ophuls

Numéro 75, janvier 1994, février 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23282ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1994). Compte rendu de [*Bosna!* de Bernard-Henri Lévy et Alain Ferrari / *Veillées d'armes — Histoire du journalisme en temps de guerre* de Marcel Ophuls]. *24 images*, (75), 47–48.

*Bosna!*

DE BERNARD-HENRI LÉVY ET ALAIN FERRARI

*Veillées d'armes –**Histoire du journalisme en temps de guerre*

DE MARCEL OPHULS

*Le devenir des images*

PAR GÉRARD GRUGEAU

**P**ar ses écrits, Serge Daney nous a mis en garde contre la menace d'irréalisation qui pèse plus que jamais sur le monde de l'audiovisuel et, plus particulièrement, sur le traitement de l'information. Partant de la sinistre guerre qui fait maintenant rage depuis plus de deux ans en Bosnie-Herzégovine, deux documentaires passionnants et étonnamment complémentaires redonnent aujourd'hui à l'image toute sa puissance de persuasion et son statut d'instrument de débat et de combat dans un univers de «pure signalisation», balisé par les tisserands du pouvoir.

*Bosna!* de Bernard-Henri Lévy et Alain Ferrari est un cri du cœur éruptif dans l'urgence face au martyr et au dépeçage de la Bosnie. Composé de documents inédits, souvent écartés par les télévisions occidentales à cause de leur caractère trop cru ou dérangeant, le film dénonce sans ambages et avec virulence la barbarie du national-communisme des dirigeants serbes (l'agresseur). Sarajevo, ville ouverte assiégée, camps d'épuration ethnique, «grand zoo humanitaire» aussi admirable que dérisoire... le constat en cinq chapitres du «désastre à conjurer» s'étale sous nos yeux, terrible, implacable. La grande force de *Bosna!* est de jouer l'image porteuse d'altérité (les assiégés regroupés autour de la figure charismatique du président Izetbegovic) contre le visuel dépourvu de contrechamp (rappelez-vous la guerre du Golfe montrée du seul point de vue du pouvoir). Ce faisant, selon les termes de Daney, le film «rétablit un suivi» du conflit en

développant ici une thèse très étayée qui prend la forme d'un violent réquisitoire. Drapé dans le cynisme de la realpolitik et «s'accommodant de tous les déshonneurs», l'Occident a irrémédiablement choisi le camp de la Grande Serbie. Au lieu d'affirmer l'idée de l'Europe, il préfère au nom d'une soi-disant fatalité historique, encourager la mise en place d'un régime fort dans la région de peur de voir les Balkans s'embraser à nouveau et le conflit s'internationaliser. Embargo sur l'armement destiné aux résistants bosniaques, déplacement du politique vers l'humanitaire... la démission morale de l'Occident est flagrante, nous dit BHL, comme lors des accords de Munich en 1938.

On l'aura compris, *Bosna!* renoue avec l'esprit du pamphlet et sa dissidence ouvertement propagandiste fait tout son intérêt en ces heures de consensus mou. On déplorera cependant que, par sa forme et l'hypertrophie du discours, le film porteur d'une saine controverse sombre à la longue dans une sorte de «terrorisme intellectuel». Les deux réalisateurs n'ont certes pas la prétention de refaire *L'espoir* d'André Malraux, qui lorgnait cinématographiquement du côté d'Eisenstein ou Dovjenko, et ce même si le bouillant BHL aime volontiers associer son image à celle de l'auteur de *La condition humaine*. Mais en saturant, en noyant l'image sous le discours, BHL donne au film

un ton «voix de son maître» qui affaiblit son propos. Ce n'est pas tant la grandiloquence funèbre du discours qui irrite ici (elle va avec le personnage BHL) que le carcan totalitaire dans lequel la voix omniprésente enferme le spectateur. Malgré la pertinence de l'analyse proposée par *Bosna!* car, par leur savante juxtaposition, les images existent bel et bien et parlent haut et fort, on se surprend parfois à regretter la pudeur compassionnelle d'un Radovan Tadic (*Les vivants et les morts de Sarajevo*) qui renouait lui aussi le fil avec le monde... sans chercher à marteler à tout prix sa vérité.

Par le biais des correspondants de guerre, *Veillées d'armes-Histoire du journalisme en temps de guerre*<sup>1</sup> de Marcel Ophuls (produit par Bertrand Tavernier)

**«DEUX DOCUMENTAIRES REDONNENT AUJOURD'HUI À L'IMAGE TOUTE SA PUISSANCE DE PERSUASION ET SON STATUT D'INSTRUMENT DE DÉBAT ET DE COMBAT.»**

prolonge d'une certaine façon *Bosna!*, puisqu'il propose de s'interroger sur «le colmatage visuel» qu'une information-spectacle pernicieuse nous sert trop souvent dans les médias électroniques. Interviewé en ouverture du film, Philippe Noiret identifie très bien l'enjeu du devenir des images. «Si on avait vu, disait-on à l'époque des camps de concentration, ça aurait changé quelque chose. Aujourd'hui, on voit et ça ne change rien». En se penchant sur le type de rapports que les journalistes en temps de guerre ont entretenu avec le pouvoir et la censure à travers une partie de l'Histoire de ce siècle, Ophuls met au jour les questions

d'éthique inhérentes à la profession, tout en rappelant que «la première victime de la guerre est souvent la vérité». Construit en deux parties inégales (la seconde s'avérant beaucoup plus prenante du fait sans doute de son ancrage dans la réalité contemporaine du conflit bosniaque), le film reprend les techniques narratives chères au réalisateur d'*Hôtel Terminus*. Par un montage subtil d'entrevues diverses qui se télescopent et renvoient toujours à la notion de responsabilité individuelle et collective, le cinéaste privilégie une fois de plus le récit à voix multiples en prise directe sur le foisonnement de la vie. Sans se départir de son ton caustique et de ses méthodes d'entrevues sans complaisance proches parfois de l'interrogatoire,

**«OPHULS MET AU JOUR LES QUESTIONS D'ÉTHIQUE INHÉRENTES À LA PROFESSION DE JOURNALISTE, TOUT EN RAPPELANT QUE «LA PREMIÈRE VICTIME DE LA GUERRE EST SOUVENT LA VÉRITÉ.»»**

Ophuls traque la vérité de l'Histoire dans toute sa diversité d'expression. Ce faisant, il épingle au passage l'hypocrisie et le chauvinisme des gouvernants et des diffuseurs de l'information, souvent proches du pouvoir et prisonniers de l'audimat (voir l'ineffable Poivre D'Arvor en France, qui ouvre le journal télévisé de TF1 avec les sports, reléguant en arrière-plan les horreurs de la guerre au quotidien) ou du «dogme de l'équidistance» (toutes les parties traitées sur un même pied). À l'affût des petites lâchetés et autres préjugés, Ophuls questionne les journalistes de télévision sur le choix de leurs sujets et

de leurs images. À l'heure des pools et des agences de presse, des voitures blindées et des gilets pare-balles, les conditions de travail des journalistes en situation de guerre ont certes évolué avec le temps. Certains professionnels se défilent, choisissent les solutions de facilité et refusent «de ressentir la peur en se mettant eux-mêmes en position de vulnérabilité», comme le souligne un indé-

pendant. D'autres comme John Burns du *New York Times* (Prix Pulitzer), qui a visiblement toute la sympathie du cinéaste, continuent d'informer honnêtement, humblement, à partir de ce que Daney nommait «cet entre-deux où se dessine le visage du moins fort»<sup>2</sup>. C'est cette solidarité, cet humanisme un peu désuet aux yeux de certains cyniques et pourtant porteur des valeurs de notre civilisation, que véhicule éloquemment *Veillées d'armes*. Comme dans *November Days*, son précédent documentaire sur l'après-chute du mur de Berlin, Ophuls enrichit son récit de citations ciné-

matographiques (Max Ophuls, Wilder, Marx Brothers, Hawks, Curtiz, Ivens, etc...) et musicales (Bing Crosby), créant ainsi un effet dialectique des plus stimulant qui dynamise le propos. Cette dimension spectaculaire induit l'émotion, comme dans l'émouvante séquence finale où le chirurgien-baryton de l'hôpital de Sarajevo reprend l'air de la célèbre chanson «Nobody Knows the Trouble I've Seen» (incidemment le sous-titre anglais du film). Dans notre monde où «la coupure de flux» s'intensifie en nous aliénant l'Autre, *Veillées d'armes* redonne à voir, alors que nous semblions condamnés à imaginer l'invisible. «L'imagination est le fantôme de l'image. Elle est notre amère victoire», disait Daney à propos de la couverture médiatique de la guerre du Golfe. Chacun à leur façon, BHL et Ophuls lavent notre regard et réinvestissent l'image pour faire résonner le réel de toutes ses voix intimes. C'est là un bel acte de résistance. ■

1. Prix du meilleur documentaire décerné par la critique internationale (FIPRESCI), FFM 1994.  
2. Montage obligé par Serge Daney, *Cahiers du Cinéma* n° 442, avril 1991.



**Bosnal de Bernard-Henri Lévy et Alain Ferrari.**